LES IDEES ET LES FAITS

COUP D'ŒIL QUOTIDIEN

Lettre d'Autriche

L'empereur — Après Abbazia : Italie et Autriche. — Tentatives de rapprochement avec la Roumanie — Escadre anglaise à Trieste et à Fiume

Vienne, le 7 mai.

Dix-huit jours se sont écoulés depuis le soir où fut émis le communiqué qui propagea la croyance à la fin imminente de l'empereur. Depuis lors, on a pu se convaincre que l'entourage s'était exagéré le danger, du moins quant à la rapidité de son approche.

Au reste, le danger existait ; il existe encore, et l'on se demande, dans le corps médical viennois, s'il est possible d'espérer qu'il disparaisse désormais. L'opinion la plus commune est que nous n'aurons plus de périodes de sécurité aussi longues que celles qui séparèrent les alertes de 1907, de 1911 et la crise actuelle. On restera sous la menace qui, selon toutes probabilités, ne pourra plus être considérée comme écartée pour des années.

❀

L'entrevue d'Abbazia, dont les émotions des deux dernières semaines avaient presque effacé le souvenir, reprend sa place dans les commentaires qui se font sur la situation internationale.

Cette entrevue était par elle-même un signe manifeste des bons rapports des deux gouvernements italien et austro-hongrois, et cette signification fut précisée par les déclarations tant officielles qu'officieuses que l'on eut soin d'émettre pendant les conférences, mais surtout après leur clôture. En d'autres termes, le fait que les deux ministres s'étaient enfin rencontrés après de multiples ajournements de l'entrevue attestait l'heureux arrangement des difficultés survenues l'an dernier ; et l'œuvre était complétée par les conférences qui, disait-on, avaient mis en pleine évidence la concordance absolue des vues des deux gouvernements. C'était fait, c'était définitif : la monarchie austro-hongroise et l'Italie étaient enfin parvenues à l'union sincère, à la confiance sans restriction.

Dix jours après l'entrevue sont survenus à Trieste des incidents assez graves par eux-mêmes, plus graves encore par les causes qui les ont déterminés. Les ouvriers italiens fêtaient le 1er mai à la manière traditionnelle, par des meetings et des cortèges. Contrairement à la prudence la plus élémentaire, le gouverneur de Trieste s'autorisé pour le même jour une grande manifestation slovène. Les Slovènes, au nombre de deux à trois mille, ont parcouru les rues aux cris de : « Vive Trieste slovène ! A bas les Italiens ! » Les collisions qu'on devait prévoir et que le gouverneur avait certainement prévues se sont produites ; deux Italiens ont été blessés à mort et l'un d'eux a été par surcroît saisi par la police qui protégeait la manifestation slovène. Tout, en un mot, s'est passé comme si une volonté méthodique avait combiné les choses pour amener les désordres.

Aujourd'hui, on voit surgir de véhémentes manifestations contre l'Autriche dans toutes les villes d'Italie. L'œuvre d'Abbazia est anéantie. Les deux gouvernements se retrouvent au point où ils étaient il y a un an, lors de la précédente affaire de Trieste, et il est vraiment étrange que toute opération conciliatrice des hommes d'Etat autrichiens et italiens soit contrecarrée par des incidents qui se produisent d'avance pour l'empêcher, ou immédiatement après pour la rendre vaine. D'où provient cette action savante qui déjoue les plans de M. de Berchtold et de l'empereur ? La question est délicate, mais si l'on s'en tient simplement au fait accompli, on ne peut que constater l'insuccès complet de la tentative de rapprochement des deux nations qui ne ratifient pas l'œuvre des deux ministres.

Les résultats de la tentative qui visait la Roumanie s'annoncent également défectueux. Le gouvernement du comte Berchtold s'emploie pourtant à cette œuvre de rapprochement avec un zèle que rien ne décourage. On l'a vu par le *Livre rouge* qui, dans la partie consacrée à la Roumanie, est un véritable plaidoyer pour la récupération des sympathies roumaines par l'Autriche : celle-ci a voulu que la Roumanie eût des compensations ; elle a prévenu la Bulgarie victorieuse des Turcs qu'il importait d'assurer à la Roumanie sa part de profits ; elle l'a fait entendre à Sophia en insistant avec force, etc.

Le comte Berchtold a touché la même corde dans son exposé. Mais il ne semble pas que les Roumains soient plus sensibles à ces assurances et à cee objurgations qu'ils ne l'ont été aux propositions faites par M. de Tissa à leurs frères de Hongrie. Leur siège est fait. Ils se sont éloignés pour ne plus revenir. C'est une perte irréparable pour l'Autriche, et l'Autriche le sait bien.

❀

Par contre, on peut apercevoir un symptôme heureux dans la visite de l'escadre anglaise aux ports autrichiens et hongrois.

La *Nouvelle Presse libre*, qui n'est pas plus en état de fournir une information exacte qu'un raisonnement sensé, veut que cette visite soit la contre-partie ou le correctif de celle du couple royal d'Angleterre à Paris. A Paris, on a offert une alliance à l'Angleterre qui a refusé ; mais l'Angleterre ne veut pas s'en tenir là ; elle envoie immédiatement ses navires à l'Autriche-Hongrie afin de bien faire sentir que l'amitié de la Triple-Alliance lui est précieuse et que cette amitié doit être affirmée après les solennités de Paris dont il importe que la signification ne soit pas exagérée.

Ces divagations malveillantes sont en désaccord avec la vérité. La visite des Anglais s'adresse à l'Autriche-Hongrie seule. Elle n'a pas pour but de rectifier le sens des fêtes de Paris, mais de marquer que les difficultés survenues depuis 1908 entre l'Autriche-Hongrie et l'Angleterre ont pris fin. Personne ne s'en offusque à Paris. Personne ne s'en réjouit à Berlin où l'on sait parfaitement que ce n'est pas pour l'amour du roi de Prusse que l'Angleterre se rapproche de l'Autriche.

ACHILLE PLISTA.

L'Algérie chrétienne

La lettre d'un étudiant algérois que nous avons récemment publiée, nous a attiré les deux lettres suivantes que nous publions telles quelles à titre documentaire. Elles prouvent à la fois le mouvement religieux consolant des villes et l'état désolant de certaines campagnes. Nous supplions nos lecteurs de voir dans cette publication une simple documentation et non un désir d'agression ou d'exagération :

Le théâtre chrétien de la « Joyeuse Union »

Dans la *Croix*, du 3 avril, nous avons eu le plaisir de lire sous le titre « L'Algérie chrétienne », la lettre d'un étudiant algérien — algérois serait plus juste — qui mettait en relief les progrès accomplis, à Alger surtout, par l'idée chrétienne.

Le même numéro mentionnait le beau geste du nouvel évêque de Constantine, présidant à la première Communion privée de 250 petits, dans sa cathédrale, après avoir poussé la condescendance jusqu'à interroger lui-même un à un ces chers enfants, « se faisant petit avec les petits pour les gagner à Jésus-Christ ».

Oran, il faut qu'on le sache, ne reste pas en arrière... Et s'il fallait exposer en détail tout le bien qui s'y fait, plusieurs numéros de la *Croix* à six pages n'y suffiraient pas.

Pour l'édification de vos lecteurs, permettez-moi tout d'abord de vous transcrire ce que je lisais ces jours-ci dans l'*Echo du Sacré-Cœur*, organe de la cathédrale d'Oran (avril 1914).

« Notre prédicateur de Carême, M. l'abbé Daney, se ressentait, en matin de son arrivée, des secousses de la traversée mouvementée, mais il oublia toute fatigue quand il se vit en présence de la foule qui se pressait si nombreuse au pied de sa chaire. « Jamais, avons-t-il ensuite, il n'avait vu pareille assistance à une messe. « On le lui avait bien dit, mais, confessa-t-il ingénument, il partageait un peu la méfiance de nos concitoyens de la mère-patrie peu disposés à admettre que, dans notre Algérie, de pareils spectacles et consolants fussent possibles. « Comme saint Thomas, j'ai vu, désormais je crois, et ce sera pour moi, un devoir bien doux de rendre témoignage à la vérité, car, en cette circonstance, loin d'avoir à constater le moindre exagération, il n'y a qu'à s'incliner devant la rigoureuse exactitude des renseignements fournis.

« On ne vous connaît pas, disait-il en sous de conversations intimes, on a cru l'Algérie, sur ses habitants, sur son clergé, les idées les plus fausses et les plus injustes. C'est une véritable révélation pour moi ; en France, nombreuses sont les villes, même épiscopales, qui n'approchent Oran que de très loin. »

Le prêtre faisait ce jour-là une nouvelle découverte : celle d'une ville pleine d'activité où le christianisme s'affirme vivace de jour en jour où les œuvres catholiques de jeunesse qui comptent dans leur sein plusieurs milliers de membres, préparent pour l'armée du bien de solides recrues.

Savez-vous que la ville d'Oran possède elle aussi, son théâtre chrétien ? Bien entendu, nous ne sommes pas à Oberammergau, à Nancy, à Paris... mais des spectacles comme celui dont nous avons été témoins ces dimanches de la Passion et des Rameaux sont des événements d'une haute portée qui méritent d'être mentionnés.

Dans la vaste enceinte du théâtre chrétien, plus d'un millier de spectateurs étaient accourus pour assister à la représentation de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Notre vaillant évêque, Mgr Capmartin, présidait la séance, entouré de plusieurs prêtres.

Le rideau se lève, Jérusalem est là avec ses remparts, ses terrasses, la vallée d'Ophel, dans la féerie d'un ciel d'Orient. Mais l'hosanna retentit solennel et le cortège triomphal du Roi pacifique fait son entrée en scène aux applaudissements de la foule enthousiaste.

Je ne veux pas retracer ici toutes les phases de ce drame des drames, arrangé par M. l'abbé Bérenger, du clergé de Marseille. Quelques scènes sont à remarquer tout particulièrement : le Conseil du sanhédrin, le désespoir de Judas, l'Ecce *Homo*, la mort du divin crucifié, la résurrection.

Chose curieuse ! tandis que les pièces simplement profanes ne auscitent parmi la foule des amis du Théâtre chrétien qu'un intérêt secondaire, malgré l'art déployé par des acteurs habiles et rompus depuis longtemps au métier, l'annonce des pièces chrétiennes, au contraire, comme la *Passion*, la *Pastorale*, les martyres exercent sur le peuple un attrait irrésistible : on se procure des cartes plusieurs jours d'avance, on a hâte de choisir sa place, quitte à attendre plusieurs heures la lever du rideau.

Quelle en est la cause ? Est-ce la piété communicative avec laquelle les acteurs s'acquittent de leurs rôles et qui fait deviner que les acteurs du soir ont été des communiants du matin ? Est-ce la beauté, la commodité de la salle ? Est-ce la cordialité empressée qui vous reçoit à la porte du théâtre, malgré la nécessaire sévérité du contrôle ? Est-ce le plaisir de se trouver dans un milieu franchement chrétien ? Tous ces motifs peuvent en quelque manière expliquer l'affluence ; mais la véritable cause, croyons-nous, celle qui fait le succès de tous les théâtres chrétiens, c'est l'écho puissant que trouvent dans les âmes des auditeurs les scènes sublimes représentées sur les planches : alors des trésors de foi ignorés, des énergies latentes, des espérances assoupies se réveillent et font battre les cœurs.

C'est donc un véritable apostolat qu'exercent à Oran par le théâtre chrétien les hommes et jeunes gens de la Joyeuse Union. En faisant œuvre de religion, ils peuvent se flatter de faire aussi œuvre de patriotisme. Le départ de leurs camarades pour la caserne donne chaque année l'occasion à une belle démonstration patriotique. Ce n'est pas chez eux qua l'antimilitarisme sera jamais le bienvenu. Bien des fois, au Théâtre chrétien, ils nous ont attendris jusqu'aux larmes par des pièces éminemment françaises et sociales. Ils contribuent ainsi à faire de notre chère Oranie une terre toujours plus chrétienne et toujours plus française.

UN TÉMOIN.

❀

Monsieur le directeur,

Je viens de lire, non sans un peu d'étonnement, aux pages documentaires, de votre numéro du 3 avril, l'article intitulé : « L'Algérie catholique », et laissez-moi vous dire aussi en quelques mots ce que nous, les colons de l'intérieur, nous pouvons constater dans l'état religieux de nos centres ; car, c'est l'évidence même, pour ceux qui vivent au contact journalier des populations rurales, que les lignes écrites pour vous par l'étudiant que vous citez, ne peuvent se rapporter qu'aux seules grandes agglomérations urbaines. Mgr Bolton, archiprêtre de la cathédrale d'Alger, n'est pas seul à obtenir de consolants résultats ; Oran, Constantine, Philippeville ont aussi leur messe des hommes, assidûment suivie.

Mais, où en sommes-nous à l'intérieur ?!!! Je voudrais pouvoir partager l'optimisme un peu marseillais de ce cher étudiant. Les faits parlent un langage tout contraire. Dans un grand chef-lieu de canton de la Mitidja où la population scolaire est près d'atteindre le nombre de 500 enfants, savez-vous combien ont fait leur Première Communion ?... 7 garçons et 23 filles. Et je sais que les paroisses environnantes ne sont pas mieux partagées, à moins de posséder des écoles libres.

En effet, « c'est avec un très grand bonheur que les colons envoient leurs enfants dans ces institutions », mais que de centres importants n'ont pas d'école libre, encore moins les petits villages.

Combien en avaient que la loi de 1904 sur les Congrégations en a privé brutalement. Je pourrais citer plusieurs exemples frappants de communes où le niveau moral commençait à se relever sous l'influence des instituteurs catholiques et qui est lamentablement retombé depuis.

Et quoi qu'en dise votre correspondant, le milieu indigène laisse une empreinte sur la moralité des petits Français, surtout dans la classe nuvrière. L'union et le mélange des races, n'est-ce pas là, du reste, un des moyens proposés par les Loges. — tout dernièrement encore à la Loge *Orta*, de Constantine, — pour déchristianiser, plus rapidement encore, nos petits catholiques dans un libéralisme très large où l'indigène n'aurait qu'à gagner et les nôtres tout à perdre, y compris leur âme.

Je n'en veux pour preuve que le manque de vocations sacerdotales algériennes.

Ce phénomène de la dissolution des mœurs et de la perte du sentiment religieux se remarque ici comme à Paris et dans les grandes agglomérations de « déracinés », où chacun vit pour lui de sa vie tout isolée, sans le soutien de la tradition et des bons exemples. La grande majorité de nos villages sont l'assemblage de familles venues des quatre coins de la France, sans lien entre elles, sans curé même quelquefois.

Comme en grammaire, ici aussi l'exception confirme la règle ; l'on peut en juger par le piété et le zèle chrétien qui continuent à fleurir dans quelques rares villages du « bled » ; seulement, bien que tous des déracinés aux aussi, les colons de ces villages furent recrutés dans de mêmes régions de la France (tels en Franche-Comté, tels autres parmi les Alsaciens), et la tradition du pays natal a pu se renouer naturellement de ce côté-ci du grand lac.

J'ai cru nécessaire d'apporter à l'optimisme de votre jeune correspondant ces sommaires rectifications. Je suis venu en Algérie, jeune, pour y apprendre la culture avec l'espoir, actuellement réalisé de m'y fixer, mais j'affirme que j'ai eu beaucoup à souffrir de l'isolement moral. J'estime que ce n'est pas sans réflexion ni sans préparation qu'un jeune homme doit affronter de gaieté de cœur les tentations du milieu généralement léger qu'on trouve souvent à l'intérieur.

UN « DÉRACINÉ ».

RENSEIGNEMENTS COMMERCIAUX

LES IMPORTATIONS FRANÇAISES A ODESSA (Russie).

Pendant les quatre seules années pour lesquelles nous ayons des chiffres, la France a conservé la première place dans les importations du port d'Odessa, après l'Inde et la Turquie. Les articles prépondérants de son commerce sont les vins et spiritueux, les matières colorantes, les arachides et le liège, qui forment environ 40 0/0 du total.

Le liège est le seul qui soit nettement en progrès, ayant passé successivement, entre 1909 et 1912, de 1.200 à 1.421, 1.722 et 2.000 tonnes, pour atteindre 2.250 en 1913. Il est probable que la vente de ce produit algérien ne tardera pas beaucoup à dépasser celle de son rival portugais qui est sensiblement plus cher.

Les arachides du Sénégal baissent, au contraire, chaque année, par suite de la concurrence des arachides de Chine. Les 5.000 tonnes de 1910 sont tombées à 3.350 en 1912 et à 2.500 en 1913, tandis que les arachides chinoises décuplaient, s'élevant de 750 à 7.500 tonnes.

Des matières colorantes, la principale est le verdet, dont la France a presque le monopole (700.000 fr. en moyenne) ; parmi les autres, on peut citer l'ocre, le talc en poudre, la céruse de zinc.

Les vins, qui ont monté de 1.700.000 fr. en 1909 à 2.184.000 en 1912, comprennent surtout des vins de Champagne et quelques vins fins de Bordeaux et de Bourgogne. Il n'y a pas de débouché pour les vins ordinaires. Des spiritueux, le Cognac est le plus important.

Des progrès notables ont été faits par les ventes de tartre (562.000 fr. en 1910 — 940.000 en 1912), de colophane (544.000 — 800.000), de café (580.000 — 706.000).

La France importe environ les deux cinquièmes des sardines (920.000 fr. en 1912) et le quart de l'huile d'olive (490.000 en 1911, 690.00 en 1912), produits très concurrencés, le premier par le Portugal et l'Espagne, le second par la Turquie et la Grèce.

Signalons enfin, en dehors des machines dont il a déjà été parlé, le plomb dont plus de la moitié vient de France (680.000 fr. en 1912), les eaux minérales (515.000), le chocolat (416.000), les matières tannates (410.000), l'étain (304.000) divers objets métalliques et outils (470.000), la parfumerie, le savon, les dattes d'Algérie, les plants de vigne et enfin les automobiles (215.000) qui ont à soutenir la lutte contre les marques allemandes.

En somme, malgré la bonne place qu'il occupe, le commerce français à Odessa est à peu près stationnaire comme l'ensemble du commerce de ce port. Ce n'est pas que nous n'ayons fait des efforts pour étendre nos relations avec la Russie, mais ils ont suivi le mouvement général et se sont portée vers les marchés du nord. Depuis 20 ans, ce sont nos importations qui se sont le plus accrues relativement, après celles de l'Allemagne.

Elles ont beaucoup plus que doublé et celles qui passent par Odessa n'en représentent plus que 13 0/0 ou les deux quinzièmes. Mais, par quelque porte qu'entrent en Russie les marchandises françaises et bien que la marche de leur vente soit, jusqu'à un certain point, satisfaisante, il est évident qu'elles pourraient trouver un plus large débouché dans un pays qui soit en général les apprécier et dont les ressources se développent avec tant de vigueur. C'est du manque d'hommes que notre commerce paraît le plus souffrir dans ce pays. Il n'y a pas assez de voyageurs et de représentants de nationalité française ; il n'y a qu'un nombre très restreint de nos compatriotes au service des grandes entreprises locales, comme directeurs, ingénieurs, etc. Cependant, la Russie, encore mal pourvue de personnel, offre un champ assez vaste à leur activité.

En ce qui concerne plus particulièrement Odessa, on doit attirer l'attention sur l'intérêt spécial que ce port présente pour nos colonies de l'Afrique du Nord. Elles seraient susceptibles d'y écouler, outre le liège, les arachides et les dattes, des quantités assez considérables d'oranges, mandarines et citrons, de figues, d'olives, de fruits et légumes frais ou conservés qui se paient cher, d'étartres, de phosphates, de cire d'abeilles. Mais les relations directes manquent. Il y aurait lieu, semble-t-il, d'étudier de très près la création éventuelle d'une ligne de navigation régulière entre Odessa et Algérie, se prolongeant sur le Maroc, le Sénégal, le Brésil et la République Argentine. Je crois que les frets ne lerait pas défaut pour alimenter une pareille entreprise et en faire une affaire excellente, qui serait peut-être de nature à tenter une compagnie française.

Vers la fin de l'année 1913, il a été créé à Odessa une section de la Chambre de Commerce russo-française, dont le siège est rue Troitskaia, 54.

(Communication de M. Grenard, Consul de France à Odessa).

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES DU R. P. ALPHONSE DESPRES. — A la Librairie de la Abbaye de Maredsous (Belgique).

La Musique d'orgue et les organistes. In-8, 24 pages : 0 fr. 50.

Cantemus Domino, Cantiques tirés des Hymnes et Prières liturgiques, paroles de M. le chanoine Lallou, docteur en théologie. — Edition de la « Schola Cantorum » de Paris, sous le contrôle de M. Vincent d'Indy.

Série I, en l'honneur du T.-S. Sacrement (3e édition). — Partition, chant et orgue avec préludes : 2 f. — Sans orgue, par unité, 0 f. 50. — Sans orgue, par nombre, l'exemplaire : 0 fr. 30.

Série II, en l'honneur du T.-S. Sacrement (2e édition). — Partition, chant et orgue avec préludes : 2 fr. 50. — Sans orgue, par unité 0 fr. 50. — Sans orgue, par nombre, l'exemplaire : 0 fr. 30.

Série III, en l'honneur de la Très-Sainte Vierge (2e édition). Prix : comme série II.

Série IV, en l'honneur de la Très-Sainte Vierge. Prix : comme série II.

Série V, en l'honneur de Saint Joseph et de la Sainte Famille. Prix : comme série II.

Selecta opera, N° 30. Petites contributions aux Saluts du T.-S. Sacrement. Pour 3 voix égales et orgue. Partition, chant et orgue 2 fr. 25. — Voix réunies, sans orgue : 0 fr. 40.

Selecta opera, n° 31. Louanges divines. 1re manière : soli et chœur à 3 voix égales, texte français. — 2e manière : chœur à 3 v. égales et soli, texte français. — 3e manière : texte latin (chant de Maredsous) à l'unisson et 3 voix égales. Partition chant et orgue : 1 fr. 75. — Voix réunies, sans orgue : 0 fr. 25.

Hymne à la Croix, paraphrase française du Vexilla Regis. — Partition, chant et orgue 1 fr. — Voix réunies sans orgue : 0 fr. 15.

Quatre cantiques de circonstance (3e édit.), les strophes pour soli, les refrains pour 4 v. mixtes, ou 2 ou 3 voix égales, ou l'unisson avec orgue. — Partition, unisson et orgue : 2 fr. 25. — Voix mixtes sans orgue : 0 fr. 40. — Voix égales, sans orgue : 0 fr. 40.

La Via futura et la preuve du consentement universel, par Mgr Vilhelm Schneider, évêque de Paderborn. Ouvrage adapté de l'allemand par M. Germain Gazagnol, du clergé d'Albi. Collection « Science et Religion », n° 684. Prix : 0 fr. 60. — Bloud et Gay, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris, VIe.

Nous ne croyons pas mieux faire, pour annoncer cet ouvrage, que de reproduire la note si élogieuse parue à ce sujet dans la « Semaine religieuse d'Alby » (novembre 1913), sous la signature de M. l'abbé Pujet, licencié ès lettres et ès sciences.

« Cet opuscule de la Collection « Science et Religion », de la librairie Bloud et Gay, clôt dignement la série de travaux eschatologiques parus successivement (depuis 1907), d'après Mgr Vilhelm Schneider. Il nous est agréable d'en donner une nouvelle mention à nos lecteurs, en raison de l' « autorité de leur auteur », de la « documentation considérable » de la matière et enfin de l' « élégante » adaptation qui en a été faite par notre savant confrère : M. l'abbé Gazagnol.

« De tels ouvrages ont leur place marquée, non seulement dans la bibliothèque d'un prêtre, mais encore dans celle de tout catholique cultivé.

« Bien qu'ils constituent une synthèse très forte de la doctrine catholique sur les fins de l'homme, chaque ouvrage forme un tout complet qui épuise la question.

POUR LA FEMME

Sur cent femmes, il y en a 90 qui souffrent de maladies intérieures qui les gênent plus ou moins, mais qui expliquent les Hémorragies presque continuelles auxquelles elles sont sujettes.

La Femme se préoccupe peu d'abord de ces inconvénients, puis tout à coup les malaises redoublent et occasionnent des douleurs dans les reins. La maladie s'affaiblit et s'alite presque continuellement.

QUE FAIRE ?

A toutes ces malheureuses, il faut dire et redire : Faites une cure avec la

JOUVENCE de l'ABBÉ SOURY

qui vous guérira sûrement, sans que vous ayez besoin de recourir à une opération dangereuse.

N'hésitez pas, car il y va de votre santé et sachez bien que la JOUVENCE de l'ABBÉ SOURY est composée de plantes spéciales, sans aucun poison ; elle est faite exprès pour guérir toutes les Maladies intérieures de la femme : *Hémorragies, Troubles de la circulation du sang, Accidents du retour d'âge, Etourdissements, Chaleurs, Vapeurs, Congestion, Varices, Phlébites.*

La JOUVENCE de l'ABBÉ SOURY se vend 3 fr. 50 le flacon dans toutes les Pharmacies, 4 fr. 10 franco gare. — Les trois flacons franco contre mandat-poste 10 fr. 50 adressé Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratis)

BULLETIN DIOCESAIN PAROISSIAL

Le prochain numéro portera la date du 17 mai (troisième dimanche du mois). — La copie devra être envoyée le dimanche 10 mai AU PLUS TARD.

Il est rappelé que, sauf contre ordre, quand la copie spéciale n'est pas arrivée le mercredi de la semaine d'édition le Bulletin commun est envoyé d'office.

Sommaire des principaux articles :

Mois de Marie : prières indulgenciées en l'honneur de la Très-Sainte Vierge. — Rogations. — Ascension. — Fête de Jeanne d'Arc. — Quelques jugements sur Jeanne d'Arc. — Les reliques de Jeanne d'Arc. — P. 5 (Cambrai). Les émigrants du Nord. Mgr l'Archevêque et les écoles catholiques. — P. 5 (Lille). La manie du laïcisme. — Coutumes chrétiennes à reprendre. — P. 6. Aux défenseurs de l'école libre. — Religion, Patrie et science. — Ligue sociale d'acheteurs, les socialistes, etc.

Causerie scientifique

Les gisements de charbon du Spitzberg

La présence de charbon au Spitzberg, cette grande île de l'océan Glacial arctique, est connue depuis bien longtemps, mais on ne parle guère de cet étrange bassin houiller situé sous les glaciers et qui est cependant aujourd'hui l'objet d'ardentes convoitises entre Russes, Suédois et Norvégiens.

Un jeune ingénieur des mines, M. R. Berr, a eu la curiosité de diriger ses investigations, lors de ses voyages d'études vers ces contrées polaires, et dans la narration de son voyage il traite notamment la question du charbon au Spitzberg.

Il est peu de contrées, qui, sur un espace relativement restreint, présentent un aussi grand nombre de formations géologiques que le Spitzberg, ni surtout une pareille richesse fossilifère.

Le terrain *carbonifère*, celui où en France, en Belgique, en Allemagne, on exploite le charbon fossile, est représenté dans le sous-sol du Spitzberg par des couches très puissantes de roches, mais on *n'y trouve pas de charbon*. Le combustible fossile qu'on extrait de l'île est de formation beaucoup plus récente, et se rencontre dans le terrain jurassique et surtout dans les dépôts de l'ère tertiaire. Par conséquent, les arbres d'où provient la charbon du Spitzberg poussaient au soleil leur luxuriante végétation à une époque où les dépôts houillers du nord de la France étaient déjà constitués dans les profondeurs du sol depuis des millions d'années.

Les géologues discutent entre eux sur le mode de formation de la houille, les uns voulant que le charbon se soit formé exactement là où poussaient les arbres, les autres préférant admettre que les troncs, les branches et les feuilles des arbres ont été entraînés par les torrents depuis les forêts d'origine jusqu'à la mer, où tous ces matériaux se seraient fossilisés. En ce qui concerne le Spitzberg, la houille tertiaire semble bien y avoir une origine autochtone, c'est-à-dire qu'elle s'est formée en place, ce qui est indiqué notamment par la fréquence des rhizomes et des racines, et par la présence de sols de végétation et de tourbières fossiles indubitables.

C'est dans la région de l'Isfjord qu'ont porté les investigations des premiers exploitants de houille au Spitzberg. Les seules Sociétés qui aient jusqu'ici mis en train de véritables exploitations sont l'*Arctic Coal C*e, créée par des Norvégiens avec des capitaux américains, siège à Tromsœ, et la *Spitzbergen Coal and Trading C*e, dont le siège est à Sheffield, et qui est entre les mains d'actionnaires anglais. La première, fondée en 1905, produit 30 000 à 40 000 tonnes par an ; quant à la seconde, elle a abandonné les travaux en 1908.

Ces premiers travaux attirèrent l'attention de la grande Société des maîtres de forges suédois, le Jernkontor, qui envoya sur place une mission en 1910. Sous son égide fut fondée, en 1911, une Société de recherches, l'*Isfjorden Reitzunden Cy*, qui annexa différents territoires et dont les travaux se poursuivent actuellement.

Les Norvégiens, de leur côté, ne restaient pas inactifs et créaient plusieurs Sociétés de recherches. Le gouvernement de Christiania laissait voter par le Storthing un crédit de 850 000 francs pour l'établissement de la télégraphie sans fil et procédait lui aussi à l'annexion d'un vaste territoire. Il faut dire que le Spitzberg est en fait placé sous l'autorité d'une Commission mixte russo-scandinave dont les pouvoirs ont été fixés d'un commun accord en 1912.

Grâce à la situation des couches de charbon actuellement connues, l'exploitation dans ce pays peut être partout pratiquée à flanc de coteau.

Les frais de premier établissement sont donc assez réduits, et dans tous les cas le transport du charbon, depuis le niveau de roulage jusqu'au niveau de la mer peut se faire par câble ou par plan incliné.

D'autre part, la température du sous-sol à la profondeur des gisements est en tout temps inférieure à 0°. Il n'y a donc pas d'eaux courantes, et la question de l'exhaure ne se pose pas.

Le température minimum dans les chantiers est égale à la température moyenne de la région, soit environ — 8° sur les rives de l'Isfjord. Aussi quoique, en hiver, le thermomètre descende à l'extérieur bien au delà de cette limite, le froid n'est pas un obstacle au travail.

Par contre, la longueur de la nuit polaire (environ quatre mois), l'isolement du monde extérieur pendant la plus grande partie de l'année et les conditions rigoureuses de la vie sous pareille latitude paraissaient devoir rendre difficile le recrutement de la main-d'œuvre, et l'on pouvait craindre que les salaires ne fussent trop élevés. En réalité, ils n'ont pas beaucoup dépassé, jusqu'ici, ceux que les Sociétés minières de la Laponie suédoise sont obligées d'accorder à leurs ouvriers.

Enfin, la possibilité d'établir des quais d'embarquement semblait, à cause des glaces, assez problématique ; mais l'expérience est aujourd'hui faite, et le ponton édifié en 1906 par l'*Artic Coal C*e, à Advent Bay, a montré que des constructions en bois bien comprises pouvaient résister à la pression et au choc des glaces et ne nécessitaient pas de réparations trop importantes.

Les circonstances les plus défavorables, au point de vue de l'exploitation, sont la rareté des mouillages et le peu de temps dont on dispose pour effectuer les transports, car la navigation n'est possible que durant deux mois environ.

Pour visiter les êtres sous-marins chez eux

Le Dr Aurelio de Gasparis, professeur à l'Université de Naples, s'imagine un appareil destiné aux études de biologie sous-marine et qui, grâce à son remarquable pouvoir grossissant, permet d'observer de la surface les phénomènes se passant au fond de la mer, du moins près du littoral.

Le *thalassioscope*, tel est le nom donné à cette lunette d'approche d'un genre spécial. Dans cet appareil, que décrit la *Cosmos* du 30 avril, l'image se maintient constamment au foyer, de sorte que l'observateur, commodément installé, peut suivre aisément de l'œil les mouvements des poissons même les plus rapides.

Il est assis dans une cage flottante, qu'il peut, au moyen d'ailettes, déplacer dans l'eau en toute direction à volonté. Au fond de la cage passe une grande lunette de 30 centimètres de diamètre, convenablement inclinée, munie à sa partie supérieure d'un appareil photographique et d'une capote qui, abaissée, protège la tête de l'observateur.

Pendant que le thalassioscope se déplace à la surface de l'eau, l'observateur, regardant à travers le tube, assiste à un spectacle d'une étrange beauté. Toute sensation du monde extérieur se trouve abolie, et il a l'impression de glisser sur le fond de la mer. Des parterres de floridées roses, violacées et pourpres scintillant de mille couleurs, succèdent aux sombres fucacées et aux laminariées aux teintes brunes et noirâtres et aux formes variées, tantôt ouvertes en éventail ou prolongées en rubans ondulants, tantôt réunissant leurs tiges en dépais fourrés, qui constituent de véritables forêts. Aux plaines succèdent les vallées, aux vallées les précipices, les abîmes bleus sans fond, où passent et repassent des essaims de poissons d'argent ou des formes sombres et indécises qui captivent le regard. On aperçoit les rochers grouillant d'êtres multicolores qui se perdent, de plus en plus vagues et brumeux, dans une ombre bleue se condensant et s'obscurcissant jusqu'au mystère des grandes profondeurs. C'est dire qu'on aurait les mêmes sensations qu'un plongeur, n'était qu'on se sent bien à l'abri de tout danger et qu'on n'est point opprimé par le morne silence des fonds qui inquiète si fort les novices.

Toutes les images sont fortement agrandies, ce qui permet de distinguer des détails qui échapperaient à l'œil nu et d'étudier les organismes sous-marins à loisir, dans leurs conditions d'existence absolument normales. Ce n'est plus l'organisme qui se déplace dans l'aquarium, mais l'aquarium qui se meut dans le milieu ambiant, en entraînant l'observateur d'une merveille à l'autre.

La production du blé dans le monde de 1880 à 1910

En cet intervalle de trente ans, la production du blé a passé de 590 à 980 millions de quintaux, tandis que la population des pays producteurs passait de 771 à 993 millions d'habitants ; de sorte que la disponibilité moyenne, qui était de 77 kilogrammes par tête en début de la période, est de 101 en l'année 1910.

L'accroissement de production provient de l'augmentation des rendements, de la mise en culture de nouveaux terrains et de l'application des méthodes de la culture intensive. Le tableau suivant montre les principales étapes :

DATES	Production mondiale. Millions de quintaux.	Surface cultivée. Millions d'hectares.
1880	590	62
1885	612	71
1890	625	83
1895	699	78
1900	729	83
1905	893	101
1910	980	92

La culture du froment est très inégalement répartie à la surface du globe. Les plus larges surfaces sont situées principalement dans la zone tempérée de l'hémisphère Nord, entre les latitudes 30° et 60° ; puis dans l'hémisphère Sud, également entre les latitudes 30° et 60° ; quelques taches moins étendues sont localisées dans les régions chaudes de l'Inde, de la Perse, de la Turquie d'Asie et de l'Afrique du Nord. En 1910, l'Europe produisait 51 centièmes de la récolte mondiale, l'Amérique du Nord 24, l'Asie 6, l'Amérique du Sud 5, l'Afrique 2, l'Australie 2.

Malgré l'accroissement général de la superficie cultivée en blé, une réduction s'accuse très nettement en Angleterre, Belgique, Hollande, Danemark, Portugal, plus faiblement en France.

L'accroissement de la population totale est en outre favorisée par l'augmentation générale du rendement ; mais ce rendement est fort différent suivant les pays : 27,8 quintaux par hectare dans la période 1901-1910, en Danemark ; 21,4 en Angleterre, 20,9 en Allemagne, 13,6 en France, 13,1 en Canada, 9,1 en Italie, 6,7 en Russie. Les forts rendements moyens sont obtenus dans les pays où le blé est peu cultivé et l'est surtout dans les meilleures terres. Dans notre pays, par exemple, le froment est récolté partout, mais son rendement va en décroissant presque régulièrement du Nord au Sud, depuis 30 quintaux par hectare dans les riches plaines de Flandre, jusqu'à 10 et 8 dans les départements du Midi.

A la recherche d'un tube de radium égaré

A l'hôpital royal de Liverpool, deux tubes contenant un sel de radium avaient été laissés durant la nuit, fixés sur la figure d'un malade au moyen d'un pansement. Le lendemain matin on ne retrouva plus qu'un seul des deux tubes. On ne pouvait se résigner aisément à la perte d'un objet coûtant 25 000 francs.

La première hypothèse fut que le tube manquant avait été, par mégarde ou intentionnellement, avalé par le malade ; mais l'examen du sujet au moyen des rayons X ont abandonné cette supposition.

On pensa alors que ledit tube manquant avait pu tomber sur le plancher, d'où il aurait été enlevé avec les balayures. A ce moment même, les ordures venaient d'être transportées dans un tonneau qui allait justement quitter l'hôpital. On retint le véhicule. Un opérateur apporta un électroscope chargé, qu'il plaça au-dessus du véhicule, et, constatant que le feuillet de l'électroscope retombait avec une vitesse inaccoutumée, indice d'une ionisation intense de l'air, il déclara que le tube manquant devait se trouver dans le tonneau. Un triage attentif des balayures permit de retrouver la précieux objet.

H. LAUMONIER.